

Bibliothèque A.B.C de Sotteville-sur-mer
Année 2020



LIGNES EN LIGNE

Projet d'écriture collaboratif

L'écriture est un luxe...
L'écriture est un bonheur...
L'écriture est une liberté.

André Comte-Sponville, *La correspondance in. Impromptus* (1996)

Gagner sa liberté !

Histoire écrite par Any, Marguerite, Frédérique, Sophie L. et Didier

C'était une nuit sombre et orageuse ; la pluie tombait à torrents -sauf par intervalles occasionnels, lorsqu'elle était rabattue par un violent coup de vent qui balayait les rues, crépitant le long des toits. Paul Clifford, Edward Bulwer-Lytton

Il n'était que 17 heures. En cette fin de journée de décembre, le ciel sombre et le rideau de pluie donnaient cette impression que la nuit était déjà tombée.

Arrivant de Dakar, dans le hall de l'aéroport de Roissy où se pressait une foule cosmopolite et pressée, Soundjata chercha vainement à repérer une pancarte portant son nom, indiquant que Mireille l'attendait. Rien ! Peut-être son amie n'avait-elle pas reçu le courrier lui annonçant son arrivée et la raison de son voyage. Elle décida donc de se rendre à Paris par ses propres moyens. Ce n'était pas la première fois qu'elle venait en France.

Elle dû patienter quelques minutes avant qu'un taxi puisse la prendre en charge. Voyageant léger, elle n'avait pour tout bagage qu'une pochette avec ses papiers, un peu d'argent, sa carte bleue, son billet d'avion (*elle n'avait pris qu'un aller simple*), et un sac ultra léger contenant quelques vêtements de rechange, différentes bricoles pour sa toilette et une revue consultée durant le voyage.

- Bonjour dit-elle au chauffeur en prenant place à l'arrière du véhicule. Paris, 178 rue du Temple s'il vous plaît.

Arrivée à destination, elle régla la course et, la pluie n'ayant toujours pas cessé, s'engouffra rapidement sous le porche de l'immeuble.

Au deuxième étage, elle sonna chez Mireille, une fois, deux fois. Personne ! Elle redescendit, frappa chez la concierge qui la rassura sur le fait que son amie allait rentrer ce soir. Son courrier était sur la table et attendait sa destinataire ... Elles bavardèrent quelques instants puis, Soundjata, histoire de combler l'attente, de humer l'air du temps, celui des souvenirs quand la vie semblait ouverte à tous les espoirs, sortit faire un tour dans le quartier,

La pluie cessant, elle se dirigea à grandes enjambées vers la place de la République. Elle remonta la rue du faubourg du Temple jusqu'au canal Saint-Martin, le longea jusqu'au pont tournant de la Grange aux Belles. Elle trouvait de la poésie à ce nom. Le lieu pourtant, de sinistre mémoire, avait abrité jadis le gibet de Montfaucon ! Les lumières des réverbères jetaient des paillettes scintillantes dans l'eau. C'est beau une ville la nuit.

Soundjata laissant ses pensées vagabonder, pensait à tout ce qui, dans sa vie, avait précédé cet instant.

Ses parents s'étaient rencontrés devant le *Restau U* de la rue d'Assas.

Abdoulaye, son père, d'une lignée de magistrats sénégalais, suivait une route toute tracée et étudiait le droit. Il avait l'habitude de travailler avec Pierrick. Ce jour-là, Gaëlle était venue chercher son frère pour une sortie au cinéma. Pierrick fut le premier témoin de ce coup de foudre !

Six mois plus tard, ils se mariaient. Je suis née de ces deux-là. Du métissage je tiens un teint café au lait brillant, de ma mère des yeux dont elle disait qu'ils lui rappelaient la couleur de l'océan, celui des rivages bretons.

- De nombreux africains ont fui guerre ou misère sur des bateaux de fortune, rackettés par des passeurs voyous, si mon voyage n'a rien de comparable au leur, j'ai fui aussi. Fui devant la décision paternelle de m'imposer un mariage. La mort de ma mère, avait rendu Abdoulaye sombre, autoritaire au-delà du raisonnable. Il voulait m'imposer un mariage -

Lovée dans un coin du palier, Soundjata fut tirée de sa torpeur par le fracas de la porte de l'immeuble. Une fois de plus, depuis des heures, des pas montaient l'escalier. Elle redressa la tête et, soulagée, aperçut Mireille.

- Sounjata ? Toi ici ?
- Tu n'as pas reçu ma lettre ?
- Non. Qu'est-ce qui se passe ?

Une fois dans l'appartement, Soundjata eut un élan vers son amie. Ce départ et cette arrivée avaient été si pénibles. Mireille ébaucha un geste et se laissa embrasser sans chaleur.

- Je me suis enfuie. Mon père veut me marier à Moussa, le cousin d'Ousmane, dont je t'ai déjà parlé. Il n'est plus jeune, et il me répugne. Tu es mon seul recours.
- Ah, je comprends, mais as-tu bien réfléchi avant de partir ? Il faut que tu me racontes tout. Je suppose que tu as faim ?
- Mireille sortit du réfrigérateur de quoi se restaurer rapidement.
- Je ne pourrai pas t'héberger longtemps. J'ai rencontré quelqu'un, il s'appelle Chafik et je vais me marier avec lui dans deux mois. Je te le présenterai. il est courageux, respecte sa famille, et il amène du sens à ma vie. Avec lui, j'aurai une existence stable...
- Soundjata, interloquée, regarda mieux Mireille, son attitude un peu contrainte. Où était la fille épanouie et chaleureuse qu'elle avait connue ? Comment avait-elle pu changer à ce point ? Soudain, elle ressentit une angoisse sourde. Elle avait eu le choix entre ses deux connaissances à Paris, Armelle, une vieille amie de sa mère, et Mireille, plus jeune, plus proche, vers qui elle s'était tournée spontanément.
- Elle voulait essayer de comprendre, et écoutait Mireille, qui lui parlait toujours de mariage, en lui préparant un en-cas :
- - ... Crois-moi, mieux vaut un mari sûr, même peu séduisant. Dans la société actuelle, presque tous les couples se séparent tellement vite...
- Peut-être, mais je veux me marier avec un homme que j'aime. Il me semble que tu as changé de langage.
- Disons que j'ai compris beaucoup de choses avec Chafik... Si tu as bientôt fini, je vais te montrer ton lit. Je travaille tôt demain.
- Soundjata suivit Mireille dans la pièce principale, et l'aida à déplier une chauffeuse. Epuisée, elle s'endormit aussitôt.
- Il faisait nuit noire quand elle se réveilla en sueur. La ville dormait encore. Elle s'assit pour essayer d'éloigner le souvenir de la figure horrible qui lui était apparue dans un cauchemar. Une forme hideuse vêtue de blanc, la tête recouverte d'une sorte de keffieh lui masquant le visage, s'est approchée d'elle, menaçante. Mi-homme, mi-animal, cet être cornu se meut avec une lenteur féroce, et le sang de Soundjata s'est glacé quand il a tendu vers elle, en guise de main, une immense ramure de cervidé.
- « Moussa ! C'était lui ! Il la poursuivait jusqu'ici. Où avait-elle mis les pieds ? »
- Elle ne put se rendormir, et au petit matin, raconta son cauchemar à Mireille qui chercha à l'apaiser, mais quelque chose dans ses paroles sonnait faux. Soundjata n'avait plus confiance, et son malaise commença à se transformer en peur.



- Lorsque Mireille lui demanda comment elle envisageait d'occuper sa journée, elle préféra rester vague. Son amie avait du mal à comprendre pourquoi Soundjata refusait de donner le moindre signe de vie à son père, qui devait être furieux mais inquiet aussi. Mais il ne faudrait pas longtemps pour qu'il comprenne où elle avait fui, elle devait garder le peu de temps d'avance pour retarder la réalisation de son cauchemar et l'arrivée de Moussa.
- Elle remercia son amie, glissa son numéro de téléphone dans sa pochette, attrapa son sac et elle partit en se promettant de tout faire pour ne pas avoir à revenir.

Toute la journée fut consacrée à chercher un emploi. Après avoir arpenté en vain le quartier latin scrutant les demandes de serveuses, plongeurs, elle se dirigea vers Châtelet, puis écuma le quartier du sentier et se résolut à remonter la Rue Fontaine pour se rapprocher du Sacré Cœur. Lorsqu'elle poussa la porte du cabaret théâtre La Nouvelle Eve, une quinquagénaire fatiguée et très maquillée la renseigna. L'annonce en devanture n'était pas pourvue et le travail consistait à assurer le placement des clients dans la salle et le ménage en fin de spectacle.

La femme nommée Sandrine se réjouit lorsqu'elle examina le passeport français de sa nouvelle recrue dont la jeunesse et la fraîcheur plairaient assurément à la clientèle.

Soudjata se félicita d'avoir trouvé un endroit où assurément personne n'aurait idée de la chercher. Ultime chance de la journée, Sandrine lui proposa une chambre à la nuit dans un immeuble très proche et l'emmena visiter. Au dernier étage, côté rue, un lit simple et une petite table meublaient l'espace étriqué, mansardé et vétuste. Elle avait conscience qu' en plein centre de Paris le lavabo dans la chambre était un luxe. Elle avait déjà dormi dans des endroits sales sur des planches poussiéreuses d'un refuge de montagne ; exigus et mal isolés sous une toile de tente en vacances, bruyants en boîte de nuit lors de son année d'études en France. Cette chambre réunissait à elle seule l'ensemble de ces inconvénients. Elle aurait sans doute préféré une grande chambre dans une péniche sur la Seine, et s'endormir au son des clapotis et aux lumières dansantes des bateaux mouches, mais elle n'était pas en mesure d'être difficile et accepta sans joie mais soulagée le modeste logement.

L'église de la Sainte Trinité sonnait 17h quand elle se rendit compte qu'elle avait laissé son nécessaire de toilette chez Mireille. Ses finances lui imposaient d'aller les chercher et elle se hâta de rejoindre l'appartement de son amie. Elle avait une chance de la trouver chez elle dès 17h30 à la sortie de son travail et le plus tôt serait le mieux.

En montant l'escalier, elle perçut des éclats de voix. Une femme rendait visite à Mireille et le ton de son propos était vindicatif et autoritaire. Soundjata frappa à la porte et son amie lui ouvrit, surprise de la voir si tôt et visiblement contrariée.

Mireille semblait gênée et l'autre femme s'arrêta net, elle devisageait la nouvelle arrivée, son regard était glacial et Soundjata en eut des frissons dans le dos, elle eut comme un mauvais pressentiment mais se dépêcha d'expliquer à Mireille ce qu'elle était revenue chercher, prétexta un rendez-vous imminent pour s'emparer au plus vite de ses affaires et repartir non sans oublier de saluer son amie et son invitée.

Elle se dépêcha de regagner sa petite chambre, utilisa son maquillage pour parfaire sa beauté naturelle et subséquemment se sentit prête à occuper l'emploi qui lui était proposé par Sandrine au cabaret-théâtre.

C'était le 8 mars, un spectacle en hommage aux femmes serait joué et chanté par deux quadragénaires. A son arrivée, un couple était déjà installé dans la salle et les autres spectateurs arrivaient. Quand elle aperçut l'un des derniers couples entrant dans la salle, elle eut envie de s'esbigner en découvrant que la femme voilée au bras de cet homme en djellabah immaculée n'était autre que son amie Mireille qu'elle venait de quitter et, juste derrière, la femme qu'elle avait

entrevue chez elle, vêtue comme une gourgandine, s'appuyait au bras d'un mirliflore valétudinaire ! Mireille n'eut pas l'air surprise de la trouver ici et s'empessa de la présenter à son compagnon Chafik. Celui-ci la regarda à peine et se dépêcha d'emmener Mireille à une petite table jouxtant la scène. L'autre couple se plaça à l'extrême opposé de la salle, tout près de la porte de sortie.

Soundiata se sentait mal, perdue entre ces deux couples aux allures si contrastées qui semblaient devoir masquer leur connivence...La djellabah de Chafik lui rappelait l'homme de son cauchemar et aussitôt, les choses lui parurent évidentes !

Chafik ne lui était pas totalement inconnu, elle cherchait où elle avait déjà pu le voir et au bout de quelques instants, se souvint de cette manifestation féministe à Dakar contre les féminicides. Chafik était là lui aussi, il faisait partie du service d'ordre installé par le pouvoir, le costume avait beau avoir été changé, elle reconnut le visage impassible et le regard déterminé de cet homme...Elle se souvenait parfaitement de la manière dont ses collègues et lui avaient réprimé cette manifestation pourtant pacifique ! Ils n'avaient pas hésité à avancer en bloc contre les manifestants pour les empêcher d'emprunter la rue menant au quartier chic de Dakar et là, sans aucune hésitation, sans aucune sommation, ils avaient dispersé la manifestation à coups de matraques, grenades lacrymogènes, n'hésitant pas à bousculer les femmes qui se trouvaient devant eux. Soundiata avait vu tout cela de très près et avait eu beaucoup de chance ce jour-là de ne pas être blessée comme beaucoup d'autres féministes. Des frissons la parcoururent alors tout le long de sa colonne vertébrale ; il ne pouvait pas y avoir de doute, son père l'avait déjà retrouvée !

Quand elle regarda près de la porte de sortie, elle croisa le regard de l'autre femme qui la scrutait tout en téléphonant avec son mobile.

Il lui fallait déjà réfléchir à un plan pour quitter cette salle sans être suivie jusqu' à sa petite mansarde...Elle continua de vétiller quelques instants près des tables tout en réfléchissant à une autre issue...

LE PARISIEN, dimanche 10 mars 2019, par Josée Baquère

La nouvelle Eve : une femme qui dit tout !

Au 28 de la rue Pierre Fontaine, le 8 mars est toujours prétexte à une soirée particulière. Au programme, un savant dosage de musiques légères, beautés graciles et gaudrioles destinées à un public cosmopolite conquis d'avance. Ce soir-là, le fameux duo de travestis, les deux Pingouins, avait carte blanche. A coup sûr, les clients pourraient gentiment se gondoler en reprenant en coeur tous les refrains entre deux tableaux superbement exécutés par les dames du lieu et leurs gambettes... La condition féminine et ses combats ne sont pas vraiment le genre de la maison ! Polisson mais policé, rien ne devrait venir froisser les tentures de velours bleu d'une pareille institution de la nuit parisienne.

Vendredi dernier, ce fut surprise et stupéfaction pour les habitués, le personnel et la direction ! A la fin du troisième tableau, Suzanne¹ qui assurait son service en salle se rapprocha de la scène, y fut prestement hissée par les bras musclés des Pingouins qui aussitôt braquèrent les projecteurs sur deux couples qui se tenaient à chaque extrémité de la salle. Suzanne raconta sa fuite du Sénégal, son arrivée à Paris, le piège tendu par ces quatre-là qui l'avaient suivie et voulaient l'enlever. Suzanne demandait la protection du cabaret ! La voix était tremblante, sa

¹ les prénoms ont été modifiés par la rédaction

sincérité était flagrante. Le public s'apprêtait à applaudir la performance de l'actrice, mais compris très vite qu'il ne s'agissait pas d'une mise en scène. En effet, l'homme au visage livide sous la lumière, avait repoussé vivement sa table, s'était dressé et se mit à invectiver la salle, pendant que son épouse montrait le poing à Suzanne. Deux hommes bondirent et ceinturèrent l'individu qui, renseignements pris, ne serait pas inconnu de la DGSI.

L'autre couple s'était levé calmement pour prendre la porte de sortie mais le vigile ne se laissa pas impressionner par les passeports diplomatiques. La police arriva rapidement et embarqua tout ce petit monde au commissariat de la rue Chauchat.

Le talent des Pingouins ne réussit pas complètement à détendre l'atmosphère, un cocktail fut offert mais chacun sembla pressé de rentrer chez soi. Cette soirée restera inoubliable par son moment de vérité avec un frisson de peur rétrospective.

Roseline, la directrice du lieu, nous a expliqué que Suzanne avait d'abord paniqué en apercevant les deux couples dans la salle. Heureusement, il avait suffi de quelques mots échangés en wolof avec Fatou, la meneuse de revue, pour mettre au point le stratagème. Seuls les Pingouins avaient été mis dans la confidence. Il fallait agir par surprise.

De source bien informée au quai d'Orsay nous savons que Suzanne par son audace avait permis de démasquer les agissements sur notre sol d'attachés culturels en missions bien spéciales.